

La passion de l'engagement

Diane Baillargeon

Michel Lévesque

Lucie Pagé

Dans le cadre du 38^e congrès annuel de l'Association des archivistes du Québec (AAQ) dont le titre était «Leadership : passion, synergie et innovation réunies», Lucie Pagé a rencontré deux archivistes reconnus pour leur engagement et leur passion afin de discuter avec eux sur ces thèmes.

Relatant la conversation tenue entre Lucie Pagé, Diane Baillargeon et Michel Lévesque, le texte est divisé en quatre sections : les convictions et les valeurs profondes, le désir de s'engager, la certitude que l'on peut faire changer des choses et la valorisation des compétences personnelles et professionnelles.

Vous retrouverez donc, sous forme de questions et réponses, l'essentiel de cette présentation d'un type particulier qui, nous l'espérons, saura vous intéresser.

1. LES CONVICTIONS ET LES VALEURS PROFONDES

L. P. Quand on mentionne vos noms, un mot surgit immédiatement : la passion. Pourquoi êtes-vous si passionnés? Est-ce qu'il y a des préalables ou, comme Obélix, êtes-vous tombés dedans quand vous étiez petits?

M. L. Ça doit être cela, tout comme Obélix. Je crois que j'ai été profondément marqué par mon milieu familial. Mon père et ma mère étaient des personnes engagées dans leur milieu : organisateur politique, conseiller municipal, présidente, responsable des loisirs et de carnaval. Ils m'ont donc marqué de leurs nombreuses heures de travail à se dévouer pour une population locale, travail ponctué de moments heureux et d'autres difficiles. Mais au-delà de ces heures, c'était de voir combien ils prenaient à cœur ce qu'ils faisaient. Ce n'était pas occuper du temps pour occuper du temps. Je percevais en eux cette conviction profonde d'être présent et de participer à la transformation des choses.

C'est probablement ce qui explique aussi pourquoi ils ont toujours privilégié l'éducation pour leurs enfants. Faire des études, comme ils disaient, c'était décider de sa vie, de son parcours, d'être reconnu. Faire des études, pour eux qui n'en avaient pas faites, mais en toute liberté de choix. Il valait mieux être bien que d'être obligé. Cette constante est aussi une valeur fondamentale qu'ils m'ont transmise : être bien dans ce qu'on fait.

D.B. Je suis une «baby-boomer» de la deuxième décennie. J'ai été éduquée par des parents nés entre les deux guerres qui m'ont transmis les valeurs de leur époque : côté face, le sens de la loyauté, la fidélité et l'honneur ; côté pile, le devoir et le sacrifice qui sont toutes des valeurs collectivistes et communautaires. À ces valeurs sont ajoutées des valeurs plus individuelles de l'engagement, du respect et de liberté. C'est cette liberté de choix, accompagnée du sens des responsabilités, qui me fait choisir l'engagement qui n'est pas vécu comme un «devoir» mais comme une façon de me réaliser et qui donc, m'apporte une grande satisfaction professionnelle et personnelle.

On apprend largement par l'exemple. L'exemple vient premièrement par les paroles entendues de la bouche de nos parents : «il faut apporter sa pierre au moulin» ou «c'est du choc des idées que jaillit la lumière» ou encore, «nous sommes tous des ignorants, mais nous n'ignorons pas tous les mêmes choses».

Le sens moral qui se dégage de ces phrases souvent entendues influence notre vie. Je dis souvent à la blague que lorsqu'on a été bien élevé par nos parents on en souffre toute sa vie. Les mots, les réflexions et les paroles de tous les jours qui ne cherchent pas nécessairement à «éduquer», mais qui le font tout de même lorsqu'ils sont vrais parce qu'ancrés dans le vécu. La façon d'accueillir les difficultés, le courage quotidien de faire face à la vie pas toujours facile de ce temps-là, mes parents me l'ont démontré au jour le jour. On les voit agir et on découvre que devant les difficultés, il vaut mieux agir, même si le résultat se fait attendre, que de se plaindre sans rien tenter pour améliorer la situation.

Mais l'exemple vient aussi et je dirais, surtout, des actions vues dans notre enfance. Ces actions influenceront durablement notre vie. Ils guideront notre vision future de la vie. J'ai eu des parents, qui à leur niveau et dans la limite de leur capacité, se sont engagés pour des associations. Ma mère secrétaire-trésorière d'une association liée à l'Institut national canadien pour les aveugles et, plus tard, mon père qui a été trésorier pour une association de loisirs pour personnes handicapées.

Leur implication m'a montré une facette différente de mes parents que je ne connaissais pas. Je les entendais qui discutaient longuement de questions qui sortaient de leurs préoccupations familiales pour rejoindre la «communauté». Donc beaucoup de discussions sur le désir d'améliorer des choses qui les touchaient, mais qui rejoignaient aussi d'autres personnes. Ils m'ont démontré, par l'exemple, qu'il ne suffit pas de discuter ; il faut aussi agir si on veut arriver à des résultats. Cette implication leur a aussi permis de créer des liens sociaux qui élargissent le champ des relations jusque-là limitées à la famille.

M. L. Mes premiers engagements furent religieux : tout comme Wilfred Le Bouthillier, je voulais devenir pape, mais par la parole. J'ai longuement été lecteur d'épîtres à l'église en essayant par mes lectures de faire comprendre le sens du message chrétien. Imaginez un adolescent convaincu que des lectures «senties» changeaient les personnes présentes aux cérémonies. Déjà un brin contestataire, je me rappellerai un certain samedi soir en 1975 où, en réaction à une marguillière qui trouvait qu'on allait trop loin dans les changements, je m'étais habillé d'une tunique et de sandales indiennes pour lire et donner la communion. Toujours dans le même esprit, j'ai organisé quelques cérémonies en ayant à l'idée de dépoussiérer les façons traditionnelles de faire. Je peux dire qu'une messe de Pâques, entre autres, n'est pas passée comme lettre à la poste.

Après la parole, j'ai découvert l'écriture. Outil puissant, incisif et efficace. Écriture poétique qui au départ parlait de bébés éprouvette et de pollution de l'air. Comme quoi la persistance de l'engagement s'installe. Mais aussi écriture journalistique dans les équipes éditoriales des journaux étudiants au cégep et à l'université. C'est probablement par ces expériences que le sens véritable de l'engagement et l'importance de l'implication pour des causes se sont inexorablement infiltrés en moi. J'avais des choses à dire, à dénoncer, à revendiquer et j'avais, outre l'écriture, une tribune pour le faire. Quoi de mieux pour s'investir à fond dans des luttes contre l'injustice, l'incompétence et les jeux de pouvoir.

Associé à l'écriture, j'avais aussi un goût prononcé pour la lecture qui marquera tout mon parcours de jeune adulte à aujourd'hui.

Ainsi, des choses à dire encore ; à revendiquer ; pourquoi pas, à dénoncer ; je n'ose plus !

D.B. Dans mon cas, l'engagement à l'AAQ a été précédé de bien d'autres. Mon premier engagement s'est fait alors que j'avais 15 ans dans les guides d'abord comme cuisinier, puis comme « assistante-cheftaine ». La piquûre est surtout venue vers 17 ans en 5^e année du secondaire. Tirée là par une amie, je m'étais impliquée dans la coopérative de l'école, sorte de magasin scolaire, et dans le journal de l'école *L'investigateur*. Très timide, j'ai souvent eu besoin d'une impulsion de départ pour me joindre à un groupe.

Ensuite dans la vingtaine, je me suis impliquée dans diverses associations ou organismes sans but lucratif en matière de loisirs culturels : présidente du conseil d'administration de ma chorale ; secrétaire-trésorière du comité culturel de la Ville ; secrétaire, puis présidente d'une ligue de balle-molle féminine sans jamais y jouer ; membre, puis présidente du comité de bibliothèque ; membre de la Commission sur la vie communautaire ; membre du comité de toponymie. Tous ces engagements m'ont même valu l'Ordre du mérite blainvillois en 1998, sorte de prix du bénévole de l'année remis par la Ville de Blainville.

Dès mon entrée dans la vie active comme bibliothécaire, j'ai travaillé pour le comité de la revue *Argus*. En septembre 1987, je suis entrée aux Archives nationales du Québec. Ce fut aussi le début de mon implication dans l'AAQ. Je me revois encore, à la fin du congrès de 1988, toute gênée à l'époque, proposer mes services pour l'organisation du congrès de 1989. Et ça n'a pas arrêté depuis : Réseau des archives du Québec (RAQ), Conseil canadien des archives (CCA), Groupe d'archivistes de la région de Montréal (GARM). C'est par ce biais que j'ai tissé des liens profonds avec d'autres membres du milieu archivistique avec qui j'ai encore du plaisir à travailler.

2. LE DÉSIR DE S'ENGAGER

L. P. Malgré ce parcours, vous auriez pu choisir de ne pas vous engager dans votre profession. Pourquoi accepter ces engagements ? Pourquoi s'engager autant et pour si longtemps ?

D. B. La notion de la volonté est très importante dans le choix de s'engager. C'est toute la différence entre le discours « il faut que je... » et celui du « je veux... ». Cela

diminue le sentiment d'impuissance qui peut être totalement paralysant et très aliénant. L'impuissance alimente la rancœur et ne fait rien pour améliorer une situation.

Par ailleurs, il faut réaliser que pour s'engager, il faut qu'il y ait à la base une certaine insatisfaction. Adam et Ève au paradis terrestre ne devaient pas beaucoup avoir envie de s'engager pour changer les choses. Et c'est aussi pourquoi ledit paradis à la fin de nos jours de notre enfance nous semble si peu attirant. Qu'est-ce qu'on va y faire, et pendant si longtemps, si tout est parfait!!!

L'insatisfaction est un puissant moteur pour agir. Denys Arcand avait raison de fustiger «le confort et l'indifférence» dans son film du même nom. Pour agir, il faut avoir une capacité soit à s'indigner, soit à s'émerveiller. Si on s'indigne contre une situation qui nous semble inacceptable, on voudra s'employer à la changer : modifier une loi ; remettre en place un programme de subvention ; faire sortir Omar Kadr de Guantanamo ; diminuer le taux de décrochage scolaire ; combattre les changements climatiques ou la guerre en Afghanistan ; tout cela procède de la même énergie. Une colère canalisée vers l'action.

Au contraire, on peut être émerveillé par une réalité et vouloir la faire connaître au plus grand nombre. C'est la motivation du prosélytisme religieux mais aussi l'attitude des athlètes face à leur sport. Écoutez-les en parler. Mêmes mots ou presque, pour parler du cyclisme sur route, du plongeon ou de la luge olympique : c'est tellement un beau sport, cela me permet de me dépasser, cela m'a fait rencontrer des personnes extraordinaires, de voyager, etc. Pareil avec la musique, on n'a qu'à penser à la croisade d'Alain Lefebvre pour faire connaître l'œuvre d'André Mathieu.

Même chose pour l'engagement politique qui allie souvent les éléments d'émerveillement et de colère : on veut changer des choses et on a un projet à promouvoir.

Au niveau de l'archivistique, c'est pareil. Côté «colère», certaines réalités nous déplaisaient, les archivistes ont donc voulu successivement, doter le Québec d'une Loi sur les archives, normaliser la pratique, promouvoir la profession, etc. Dès que l'on obtient une chose, on se rend compte que ce n'était pas suffisant, et on se met à travailler pour obtenir autre chose.

La motivation pour faire adopter la Déclaration québécoise sur les archives procède plutôt de la catégorie «émerveillement». Même si l'énergie déployée et le plaisir de travailler à ce projet peuvent être au rendez-vous dans les deux cas.

M. L. Avant de faire des études en bibliothéconomie, j'avais choisi les études littéraires. Je m'y suis engagé pleinement parce que j'aimais ce monde. J'aimais ces livres qui racontent des histoires. J'aimais ces auteurs qui me faisaient découvrir des univers imaginaires flirtant avec la réalité, qui me permettaient de mieux appréhender la vie, qui me soufflaient des idées sur l'être humain.

Et puis, j'écrivais moi-même. J'appartenais littéralement à cet univers, jusqu'à m'investir à fond dans une maîtrise en création littéraire. Trop tôt peut-être, sans éviter la cassure provoquée par le principe de réalité et les questionnements existentiels. Se poser l'inévitable question : où vais-je?

C'est à ce moment que la bibliothéconomie m'est apparue comme une piste intéressante. Je restais près des livres..., mais convaincu seulement en partie de mon

intérêt pour cette discipline, trop justement discipline. En même temps, j'avais commencé à m'intéresser davantage aux antiquités, assez pour savoir que les vieux documents, non encore les archives, pourraient être un monde plein de surprises. La réunion de ces deux pôles d'attraction a été le déclencheur. J'avais trouvé une nouvelle voie. Je ne vous cacherai pas que j'ai eu plusieurs doutes au départ. Mais au fur et à mesure que j'avancais, j'ai compris que l'archivistique allait être mon nouveau cheval de bataille. Ce n'était pas dans le domaine des bibliothèques où je voulais me retrouver, ni vraiment dans un dépôt poussiéreux d'archives. Eh oui, j'avais aussi de ces images.

J'avais développé l'intime conviction qu'il fallait faire différemment pour conduire les archivistes vers des réformes qui intégreraient des concepts de la bibliothéconomie visant la communication élargie des archives et non les archives pour les initiés, souvent chasse gardée des historiens et des archivistes eux-mêmes.

Je venais de fixer le but de ma raison d'être professionnelle. Mes différents emplois ont été les laboratoires pour me permettre d'avancer sur cette voie et élargir même mon champ d'action. Plus j'avancais, plus je découvrais que mes choix étaient fondés. Ma discipline est importante, ma profession est ce qui me caractérise ; je me devais, et je continue, de l'affirmer haut et fort.

Et j'en reviens à la parole et à l'écriture. Il y a en moi ce sentiment profond que quand on aime quelque chose, il faut le dire, il faut l'écrire. Pourquoi ces engagements ? Je suis de toute évidence incapable de dire non à chaque fois qu'on me sollicite pour une présentation, une conférence, une table ronde. Inlassablement, il y a toujours quelque chose à dire. Ce n'est jamais fini : un but est atteint, on passe au suivant. On parle du premier, on lance des idées pour le suivant. Quiconque me connaît sait aussi que j'aime provoquer ou argumenter, jusqu'à hausser le ton. Mais c'est cela la passion. Vivre intensément pour des idées qui font ce que je suis. Elles sont fondatrices de l'engagement ; elles colorent ce à quoi je crois et incitent à l'action individuelle et collective.

3. LA CERTITUDE QUE L'ON PEUT FAIRE CHANGER DES CHOSES

L. P. Ne sentez-vous pas une certaine lassitude et n'avez-vous pas le désir d'abandonner ?

D.B. Élément de réponse

Ne jamais atteindre exactement ce qu'on veut ne constitue pas une démotivation lorsque l'action est en soi source de satisfaction. Dans ce sens, on peut vraiment dire que le chemin est aussi, sinon plus important, que la destination. En chemin, on se crée des amitiés solides nées du travail en commun, du partage d'objectifs, de discussions stratégiques qui débouchent, parfois sur des discussions plus personnelles qui cimentent des liens. C'est ce qui s'est passé lors d'une répétition d'Archives à voix haute. Après une première répétition, nous nous sommes arrêtés pour manger un morceau et, à l'invitation d'Hélène Élément, nous nous sommes mis à chanter ensemble. Un moment magique. Et vous auriez dû entendre la deuxième répétition. Nous étions en état de grâce. Ce qui s'est passé là a créé des liens profonds entre nous.

Au niveau de l'action spécifique, toute nouvelle avancée est le point de départ de nouveaux objectifs. C'est comme cela qu'on avance, jamais tout à fait satisfait mais toujours motivé à continuer la lutte.

M.L. L'archivistique n'est pas glamour, et je ne suis pas la chanteuse Beyoncé Knowles. Ce n'est par non plus le premier sujet dont on parle aux futurs chefs d'entreprises. C'est loin d'une zone de confort, mais plutôt un champ de course où l'on doit défendre sa raison d'être. C'est cela qui devient à la longue difficile. Je me pose souvent la question : pourquoi suis-je un mal nécessaire? Pourquoi moi plus qu'un autre ai-je à lutter pour mon existence, surtout lorsque que je me dis que mes actions contribuent à assurer la persistance de mon organisation dans l'histoire de la société dont elle fait partie? Est-ce que les traces de ce qu'on est, de ce qu'on fait pourraient être un enjeu de société? Est-ce que les gadgets de l'immédiateté pourraient être pourvus de puces qui enregistreraient les informations historiques par un seul signal du détenteur de ces informations, préalablement formé pour faire cette évaluation. Je frise la science-fiction, mais les passionnés n'ont souvent pas de limite à leur imagination.

Oui, il y a des moments de lassitude. Mais ce monde de l'archivistique est ce qu'il est, ce qu'il donne revient toujours en force. Même si parfois j'ai déjà pensé à changer de profession, il suffisait de m'évoquer certaines problématiques archivistiques ou de me prendre à partie et voilà que je replonge à défendre ma discipline, à trouver les solutions et à prouver mon utilité.

Toutefois, j'ai compris au fil des années qu'on ne peut régler tout et dans l'immédiat. Il faut cibler les actions qui porteront le plus et le mieux en sachant aussi qu'elles sont nos forces et nos faiblesses. Je choisis donc les causes qui me rejoignent davantage parce que j'ai la ferme conviction que je peux y apporter quelque chose et que j'en retirerai aussi une satisfaction personnelle.

Bien que les actions individuelles demeurent dans les organisations où nous travaillons vecteurs de changement, je suis d'avis que les actions collectives agissent à un niveau plus «politique», ajoutant par le fait même un caractère obligatoire qui confère de l'importance au sujet concerné. Je n'ai qu'à penser à nos mémoires soumis à différentes commissions parlementaires qui ont permis de modifier, d'ajouter et de créer des lois et des règlements qui tiennent compte des concepts archivistiques et de l'archiviste lui-même. Imaginez ce qu'on ressent quand on voit que ça valait la peine d'intervenir et surtout qu'on nous a écoutés.

Ces actions sont possibles dans un engagement au sein des regroupements d'individus partageant les mêmes intérêts, tels que l'AAQ ou le Groupe d'expertise en gestion des documents au gouvernement du Québec (GEDG). Ces regroupements sont les lieux privilégiés pour faire avancer des causes d'importance diverse. Les passionnés y trouvent leur place parce qu'ils y retrouvent d'autres passionnés. Et certains passionnés s'investissent davantage, ayant à cœur à la fois leur propre champ d'expertise mais aussi leur regroupement.

D.B. S'il n'y a pas de petits ou de grands sujets, on ne s'engage pas dans n'importe quelle cause. Il faut que celle-ci nous rejoigne fondamentalement, car on y consacre de longues heures. C'est comme faire de la recherche. Il faut aimer son sujet.

Il faut aussi avoir l'intime conviction qu'on peut apporter quelque chose à ce dossier. L'objet de notre engagement peut être soit un sujet que l'on possède déjà bien ou quelque chose que l'on a envie d'explorer à fond. C'est comme l'enseignement : rien de mieux pour approfondir un sujet que d'avoir à l'enseigner. Cela devient donc une occasion d'approfondir nos connaissances. Ce qui est bénéfique à la fois pour soi, pour son employeur et pour la communauté toute entière.

Par ailleurs, dans l'engagement, comme dans tout, l'équilibre est important. Si on devient frustré de ne plus avoir de temps pour soi ou pour les siens, la démotivation arrive vite surtout si les résultats ne sont pas au rendez-vous. L'engagement reste une «partie» de la vie et non toute la vie, et on doit tendre à un équilibre entre toutes les sphères de son existence : la vie personnelle, professionnelle, affective, etc. Il faut se méfier des «monomaniaques».

À l'autre bout du spectre, si on constate que nos propositions ne sont jamais retenues, nos initiatives repoussées ou ignorées, notre parole non écoutée, la démotivation est assurée. Il est important de faire de la place aux nouveaux venus qui ont des idées et tentent, parfois timidement, ou au contraire trop brusquement, de les faire valoir.

Mais il faut aussi veiller à ne pas les placer en situation d'échec assuré en leur confiant des responsabilités pour lesquelles ils ne sont pas préparés. Par ailleurs, il faut leur confier des responsabilités sinon, là aussi la démotivation vient si ils sentent qu'ils n'apportent rien au groupe. La sensation que «ce serait pareil si je n'étais pas là» peut être très démotivante.

4. LA VALORISATION DES COMPÉTENCES PERSONNELLES ET PROFESSIONNELLES

L.P. En plus de vivre votre passion, avez-vous le sentiment qu'il est important de transmettre sa passion aux autres?

M.L. Je ne sais pas si le passionné décide de façon consciente de transmettre sa passion aux autres. Il la vit surtout. Mais les passionnés, particulièrement ceux que j'ai côtoyés et que je reconnais comme passionnés, ont cette caractéristique commune : ils ne peuvent se taire. Et ils parlent et parlent de ce qu'ils font, de ce qu'ils n'ont pu faire, de leurs rêves, de leurs attentes, parfois de quelque chose d'autre rapidement... Quelquefois, je pense même que je pourrais m'entretenir de calendrier de conservation devant mon miroir. Nous sommes des passionnés engagés, mais contagieux. Certains nous attrapent, et on ne les lâche plus.

J'y reconnais peut-être deux raisons à cela : premièrement, et je l'ai mentionné plus tôt, le besoin viscéral de dire ses idées et, deuxièmement, d'engager la discussion sur celles-ci. Et ce faisant, on s'expose avec les conséquences qui en retournent : le compromis, la compréhension, la confrontation, l'entente, etc. Mais tout ce processus conduit à faire avancer les choses, contribue à leur évolution. Cela est possible par la force du groupe. Savoir que nous ne sommes pas seuls, que d'autres partagent cette volonté de l'action.

D.B. Nous faisons tout à l'heure le parallèle entre recherche et engagement; contrairement à la recherche, l'engagement est plus collectif. On le fait en groupe et on

le fait pour le groupe. Les réussites ne sont pas uniquement des réussites personnelles mais aussi et même surtout, des réussites collectives. Et, l'humain est ainsi fait que la réussite amène la satisfaction. Si on ne s'engage pas au départ pour ces satisfactions, elles sont tout de même importantes. On continue de s'engager parce qu'on en retire une satisfaction. Celle-ci nous vient, entre autres, des avancées que nous avons réussies à faire mais aussi par la reconnaissance du groupe que l'on en retire. À son tour cette satisfaction nous incite à poursuivre l'engagement.

Ces moments de satisfaction sont très importants et extrêmement gratifiants. Mais ces moments de satisfaction ne durent pas, une bataille gagnée, on se lance dans d'autres choses. C'est pourquoi, il est plus facile de recruter pour de courtes missions, comme l'organisation d'un congrès, qui apportent une satisfaction rapidement.

Lorsqu'on ne peut plus aller plus loin tout seul, on a deux choix : baisser les bras ou multiplier sa force en se regroupant.

Et qu'est ce qu'une association, sinon un groupe avec des valeurs, une vision et une mission commune ? C'est ce que les archivistes ont fait lorsqu'ils ont créé l'AAQ. Ils se sont donné un moyen d'action collectif, la force du groupe qui est nécessairement plus forte que la somme de la force de chacun de ses membres. C'est cliché mais cela reste vrai. Il est donc important de faire vivre cette association en faisant sa part. Comme dans la chanson de Félix Leclerc¹, au personnage se disant « affligé d'une grande peine », il dira à la fin « Prends ta bêche en main, aide-moi à planter mes choux ».

M.L. L'enseignement me procure aussi une autre forme de satisfaction : pouvoir transmettre ce que je sais à de futurs archivistes. En fait, si au moins je sais que j'ai pu faire découvrir à certains toute la valeur de ma discipline, alors je peux dire mission accomplie ; j'ai failli dire passion accomplie. J'en ai revu quelques-uns qui avaient en eux cette flamme. C'est si important d'assurer la relève pour que cette discipline à laquelle nous croyons tant évolue sans cesse grâce au choc des idées intergénérationnelles.

Il en va de la reconnaissance : sa propre reconnaissance avec soi-même et dans le discours des proches, des amis et des collègues de travail, mais aussi une reconnaissance collective ; avoir le sentiment que la société confirme la place que nous sommes en droit d'occuper parmi toutes les autres disciplines et professions. Cette reconnaissance sociale doit être accompagnée d'une autre reconnaissance, soit celle « politique » qui fait de nous des agents de changements.

Et me voilà reparti : pour combien d'années, je ne le sais pas, mais ce que je sais, c'est que de ces jeunes qui nous suivent, certains deviendront des passionnés qui eux parleront peut-être à leur écran d'ordinateur.

D.B. J'ai de la difficulté à comprendre les archivistes qui expliquent le fait de ne pas être membre de leur association professionnelle en disant : « qu'est-ce ça va me donner à moi, j'ai déjà un travail, etc. ». À toi, peut-être rien, encore que ça m'étonnerait, donner apporte toujours beaucoup, mais bon, admettons. Mais c'est égal, apporter quelque chose au groupe, aux autres, devrait suffire. Être en mesure d'apporter quelque chose est déjà un grand privilège. C'est comme pouvoir donner des sous à une personne qui quête plutôt qu'être celui ou celle, qui doit en quêter, ça fait déjà une sacrée différence.

C'est aussi la différence entre l'investissement, la reconnaissance et la générosité. Si on donne en espérant recevoir, c'est un investissement. Si on donne parce qu'on a reçu, c'est de la reconnaissance. Ce n'est que lorsqu'on donne sans rien attendre en retour qu'on peut parler de vraie générosité.

L'implication professionnelle, c'est un peu de tout, ne dit-on pas d'ailleurs que quelqu'un s'investit dans un dossier. Souvent, on commence à s'engager dans une cause, car elle nous interpelle personnellement et on veut «régler le problème», ou pour se faire connaître d'éventuels employeurs, pour se mettre en contact avec des collègues. Parfois, on accepte une responsabilité pour quelqu'un. Du genre «je dis oui parce que c'est toi qui me le demandes», parce que j'aime travailler avec toi, parce que tu as déjà fait quelque chose pour moi, etc. En fait, c'est plutôt rare, que les gens s'investissent dans une cause qui au départ ne les interpelle pas directement ou sans y trouver une raison personnelle.

Tout le monde n'a pas à s'impliquer dans l'AAQ. Plusieurs le font ailleurs : dans leur travail, dans leur milieu de vie, dans leur famille, etc. Il y a aussi des moments plus propices que d'autres pour le faire. Charité bien ordonnée..., dit le dicton populaire, et il y a toujours du vrai dans ces lieux communs.

La vie est un passage obligé. On peut choisir de lui donner un sens en aidant les autres à aller plus loin. Aider les autres, en s'aidant soi-même ou s'aider soi-même en aidant son groupe, n'est-ce pas un beau projet de vie!

- Diane Baillargeon** Directrice intérimaire. Service de la gestion des documents et des archives, Université de Montréal
- Michel Lévesque** Chef du Service de la gestion intégrée des documents. Directeur général des élections du Québec
- Lucie Pagé** Archiviste et enseignante. Cégep de l'Outaouais

NOTES

1. Chanson Tirelou de Félix Leclerc :
«Peut-être au Japon tu trouveras l'ordre, Tirelou.
Le Japon est loin mais j'ai une corde
pour me pendre s'il n'y a rien.
Y'a mieux, mon ami, prends la bêche en main
Aide-moi à planter mes choux...»